**Proposition de communication au 4ème congrès de l’AFEP**

Economie politique et démocratie

2, 3 et 4 juillet 2014 à Paris

Titre provisoire

**Une hypothèse non orthodoxe relative à l'origine et au rôle de l'économie :**

**avoir ou être**

Jean-Louis Corriéras

Maître de conférence en économie à l'Université de Saint-Etienne

Chercheur associé au laboratoire Triangle (Lyon, UMR 5206)

Titre provisoire

**Une hypothèse non orthodoxe relative à l'origine et au rôle de l'économie :**

**avoir ou être**

La science économique néo-classique développe beaucoup d'énergie pour être reconnue comme une science exacte. Ce parti-pris est lié notamment à sa conception de l'homme, baptisé homo economicus, et au postulat de rationalité, synonyme pour elle de poursuite de l'intérêt individuel (utilitarisme). En réalité, on découvre que dans cette théorie économique beaucoup de facteurs restent inexpliqués. Tout l'édifice repose sur de nombreux postulats (par définition non démontrés) et il faut faire preuve d'un zèle quasi "religieux", d'une foi extraordinaire pour croire à ce discours (théorie économique), pour croire à l'anthropologie humaine qu'il sous-tend (homo economicus), pour croire à son interprétation du monde (ordre spontané, main invisible, vices privés source d'un bien commun). On pourrait ainsi considérer que la notion d'homo economicus, laquelle est un des fondements de l'économie dominante, est une entreprise visant à rationaliser tous les comportements économiques (voire tous les comportements humains) et donc à nier l'existence d'autres dimensions comme la psychologie ou les affects.

 En opposition à cette approche essentiellement rationaliste et utilitariste des comportements économiques, on pourrait considérer que l'approche de Keynes essaie de prendre en compte une autre dimension de l'homme : la dimension psychologique. Par exemple, chez Keynes, les relations interpersonnelles jouent un rôle important. Les individus ne sont plus considérés comme autonomes ou indépendants au niveau leurs comportements mais ont plutôt tendance à choisir des modèles, à imiter, notamment en situation d'incertitude. La théorie du désir mimétique de René Girard rend admirablement compte de ce phénomène. En effet, affirmer que le désir est mimétique c'est dire qu'il n'a pas d'objet, c'est professer qu'il est toujours imitation du désir d'un autre (individu ou groupe), imitation de "modèles" qui sont censés nous dire ce qu'il est bon de désirer, de posséder, de consommer. Beaucoup d'éléments propres à la modernité concourent à exciter ce désir mimétique : la publicité, les medias, le besoin de reconnaissance, le besoin de se différencier.

Autre illustration de l'importance attribuée par Keynes à la dimension psychologique : il arrive que le marché soit caractérisé par un état d'optimisme généralisé au niveau des agents, synonyme de confiance en l'avenir et source de croissance de l'activité économique. Dans un passage de la *Théorie Générale*, Keynes utilise l'expression "esprits animaux" pour désigner cette espèce d'envie qui fait agir l'homme, cette "énergie" qui semble gouverner ses comportements de façon plus instinctive que rationnelle :

*"(…) l'instabilité économique trouve une autre cause, inhérente celle-ci à la nature humaine, dans le fait qu'une grande partie de nos initiatives dans l'ordre du bien, de l'agréable ou de l'utile procède plus d'un optimisme spontané que d'une prévision mathématique. Lorsqu'il faut un long délai pour qu'elles produisent leur plein effet, nos décisions de faire quelque chose de positif doivent être considérées pour la plupart comme une manifestation des esprits animaux, comme l'effet d'un besoin instinctif d'agir plutôt que de ne rien faire, et non comme le résultat d'une moyenne pondérée de bénéfices numériques multipliés par des probabilités numériques. Aussi bien, si les esprits animaux faiblissent, si l'optimisme naturel chancelle, et si par suite on est abandonné au seul ressort de la prévision mathématique, l'entreprise s'évanouit et meurt (…) pour que l'initiative individuelle lui donne une activité suffisante, il faut que la prévision rationnelle soit secondée et soutenue par les esprits animaux"* (Théorie générale)

On perçoit dans ce passage que le but de Keynes n'est pas de gommer la dimension utilitariste de l'homme, son côté calculateur, mais plutôt de suggérer que sa propension à faire des prévisions et des calculs s'appuie généralement sur une sorte d'optimisme naturel. Cet optimisme naturel, cet élan vital, qu'il assimile à la présence d'esprits animaux en l'homme, semble jouer un rôle moteur. Si cet optimisme naturel vient à manquer, c'est-à-dire si les esprits animaux faiblissent, la prévision rationnelle est incapable par elle-même de mouvoir l'homme, de le faire agir de façon positive. Dès lors, les agents économiques vont devenir frileux et vont se protéger. Les ménages vont réduire leur consommation au profit de l'épargne et les entrepreneurs vont réduire leurs investissements, ce qui va contracter l'activité économique. Selon lui, ce basculement de l'optimisme au pessimisme constitue un facteur essentiel pour expliquer les fluctuations économiques. Ainsi, les agents économiques auraient tendance à produire la réalité économique en laquelle ils ont cru (croissance ou crise) à partir de leur "ressenti" psychologique (optimisme ou pessimisme). Le concept de prophétie autoréalisatrice semble bien adapté pour décrire ce type de phénomène par lequel les agents économiques, parfois au mépris des fondamentaux de l'économie, en arrivent à produire, sans le savoir et sans le vouloir, ce qu'ils ont "ressenti" ou ce en quoi ils ont cru. La psychologie humaine, au travers de facteurs comme la confiance ou la peur en l'avenir, le "ressenti" individuel (optimisme ou pessimisme), les influences interpersonnelles, le poids de l'opinion dominante…etc.), joue donc un rôle déterminant chez Keynes pour expliquer les comportements économiques et, au final, l'état de l'économie. Il y a là, nous semble-t-il, un progrès réel par rapport au paradigme de l'homo economicus qui réduit l'homme à un être rationnel, égoïste et autonome. L'expérience nous montre que l'homme est aussi capable d'irrationalité (contrairement à ce qu'affirme la théorie du choix rationnel), de coopération, de sympathie comme dirait Smith, voire de générosité, et qu'il est aussi parfois un être sous influence (comme le suggère la théorie du désir mimétique). En un mot, l'homme est un être "social".

Tomas Sedlacek considère que "les esprits animaux désignent apparemment ce qui nous motive, nous anime, de manière quelque peu irrationnelle, ce qui nous donne buts, espoirs, ambitions, rêves. Ils sont imprévisibles et ne se prêtent pas facilement à l'analyse mathématique" (L'économie du bien et du mal, pp.282-283). Nous retrouvons bien ici la perspective de Keynes. Toutefois, il ouvre une piste de recherche qui nous semble intéressante. Il fait remarquer que ces esprits animaux sont en quelque sorte des vestiges de notre lointain passé :"Les êtres humains ont peut-être renoncés à la vie sauvage pour s'installer dans des villes plus civilisés et prévisibles, où l'ordre semble régner, mais nous ne sommes pas débarrassés de la sauvagerie. Elle est venue en ville avec nous, elle est en nous" (p.282). Ainsi, l'homme moderne ne se serait pas affranchi de son lointain passé, on pourrait retrouver chez lui ce côté "animal" ou "sauvage" qui caractérisait les premières communautés humaines qui pratiquaient le sacrifice d'être humains ou d'animaux en offrande à des dieux. Selon cette conception, les être humains seraient donc comparables à des animaux. Mais nous savons aussi qu'ils en sont différents. Comme le fait remarquer Aristote, l'homme est un "animal social"…et cela change beaucoup de choses. Par exemple, un sentiment comme la honte nous fait immédiatement penser à une attitude ou à un sentiment humain. Mais y-a-t-il un lien avec notre côté "sauvage" ou "animal" ? La nudité peut-être. C'est ainsi que nous cachons généralement ce que nous avons de plus intime : par exemple nos parties sexuelles et reproductives. Cela nous distingue des animaux. Comme le fait remarquer Tomas Sedlacek :"nous sommes les seules créatures pour lesquelles il soit naturel d'être non naturel" (p.283). Contrairement aux animaux, bien que la nudité soit notre état naturel (ainsi somme-nous venus au monde), il n'est pas naturel pour nous d'être nus. D'où vient ce paradoxe ? D'où vient cette "honte" de l'homme civilisé de se retrouver nu devant les autres? Et cela aurait-il un rapport avec l'économie et son développement ?

Pour étudier cela, il faut aller au-delà de la science économique, il faut se situer au niveau d'une méta-économie capable de discerner quels sont les fondements "cachés" de l'économie et de la science économique. Par exemple d'où vient ce désir sans fin de posséder des biens matériels et d'en jouir qui semble être une des caractéristiques de l'économie ? Cette méta-économie pourrait nous aider à sortir du modèle strictement utilitariste et mécanique de l'homo economicus qui en reste à une conception objectale du désir. Force est de constater qu'il n'y a plus grand chose de "naturel" dans nos besoins. Dans le monde moderne, notre problème essentiel n'est plus de satisfaire nos besoins (naturels) mais de savoir quels sont nos besoins, de savoir ce que nous désirons. Et cela est si peu naturel qu'il faut en quelque sorte qu'on nous montre quoi désirer, qu'on nous dise ce qu'il est bon de désirer pour que nous éprouvions le désir de posséder telle ou telle chose et que nous décidions de l'acquérir. Cette méta-économie pourrait nous aider à approfondir la théorie du désir mimétique en nous conduisant à réfléchir sur l'origine de la dimension psychologique, relationnelle et interpersonnelle du désir.

Le talon d'Achille ou le maillon faible de la science économique ne serait-il pas de laisser de côté un facteur essentiel : la dimension "spirituelle" de l'homme ? D'ailleurs l'expression "esprits animaux" employée par Keynes "contient" en quelque sorte cette dimension spirituelle de l'homme. Mais elle la contient dans le double sens du mot "contenir" : elle l'inclut et elle lui fait barrage. En effet, elle inclut cette dimension spirituelle puisque Keynes utilise bien le terme "esprits" mais, en même temps, elle lui fait barrage car Keynes semble limiter l'expression "esprits animaux" à une sorte d'optimisme naturel qui caractériserait l'homme au niveau de ses comportements économiques (dimension psychologique). Dès lors, comment faudrait-il aborder cette dimension spirituelle de l'homme? Que recouvre-t-elle précisément? Comment prendre en compte cette part de "mystère" pour ne pas dire de "mystique" propre à la vie humaine? En quoi peut-elle éclairer la question économique? Sur quoi pourrait déboucher une telle hypothèse (non orthodoxe) d'un point de vue économique?

Cette dimension spirituelle de l'homme résonne avec un passage de la Bible : le début du livre de la Genèse nous précise qu'Adam et Ève étaient nus dans le jardin d'Éden et que cela ne leur causait aucune honte. C'est seulement après avoir goûté du fruit de l'Arbre de la connaissance du bien et du mal, qu'ils ont éprouvé pour la première fois un sentiment de honte : la honte d'être nu. Alors, un nouveau "besoin" est apparu : celui de se couvrir (chapitre 2 et 3). N'y aurait-il pas là un lien avec l'économie ? Les feuilles qui ont servi à cacher les parties intimes d'Adam et Ève ont été leurs premières "possessions" externes. Ils ont éprouvé pour la première fois qu'ils ne se suffisaient pas à eux-mêmes, que quelque chose leur manquait s'ils n'étaient pas couverts. Ils avaient besoin d'avoir quelque chose en plus, alors que jusque là leur "nudité" ne leur posait aucun problème. Ils vivaient dans un état d'innocence. Ainsi, selon la Bible, le tout premier motif d'une possession externe aurait été de couvrir un sentiment de honte. C'est intéressant comme hypothèse d'un point de vue "économique" car on peut constater qu'une des caractéristiques de la modernité c'est que les désirs de possession se sont beaucoup développés dans les sociétés économiquement développés : il y a comme une boulimie de l'avoir dans nos sociétés de consommation. Pourquoi ? Cela ne manifesterait-il pas un manque d'être, c'est à dire un problème existentiel? N'y aurait-il pas là un détournement du véritable sens de la vie et, en conséquence, l'incapacité à devenir ce que nous sommes en profondeur.

Avant d'avoir mangé du fruit défendu par Dieu, avant la chute, Adam et Ève ne savaient même pas qu'ils étaient nus, ils se sentaient bien comme cela. Dès qu'ils mangent du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, c'est-à-dire dès qu'ils désobéissent à Dieu, ils éprouvent un "manque" comme si ils s'étaient en quelque sorte "coupés" de leur source véritable qui leur procurait paix, sécurité, innocence. Le texte biblique est claire à ce sujet : Adam et Ève ont perdu leur état d'intimité avec Dieu qui leur rendait visite chaque soir dans le jardin d'Eden. Désormais, lorsqu'ils entendent sa voix, ils connaissent la crainte au lieu de se réjouir. La crainte est “conscience” de la distance qui sépare la créature humaine de son Créateur. En l'occurrence, il existe une crainte légitime de Dieu liée à la reconnaissance par l'homme de la transcendance de Dieu et de notre état de simple "créature". Mais cette crainte légitime qui est bonne en soi se transforme ici en peur et en repli sur soi à cause du péché, à cause du fait que l'homme s'est éloigné de Dieu en lui désobéissant. Comme des parents responsables fixent des règles et des interdits à leurs enfants pour les garder de certains dangers qu'ils ne sont pas encore capables de saisir, Dieu avait en quelque sorte fixé des limites à l'homme pour le protéger : "Tu peux manger de tous les arbres du jardin. Mais l'arbre de la connaissance du bien et du mal tu ne mangeras pas, car, le jour où tu en mangeras, tu mourras" (Genèse, 2, 16-17). Ce que nous dit le texte biblique c'est que l'homme n'a pas cru à la Parole de Dieu, il a cru à la parole du serpent, du tentateur qui, comble de l'imposture, fait passer Dieu pour un menteur :"Pas du tout ! Vous ne mourrez pas ! Mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux, qui connaissent le bien et le mal". Succombant à la tentation (du serpent), Adam et Eve mangent du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal :"Alors leurs yeux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étaient nus; ils cousirent des feuilles de figuier et se firent des pagnes" (Genèse, 3, 1-7)

À en croire le serpent de la Genèse les hommes devaient devenir "comme des dieux" après avoir mangé du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, or voilà qu'un sentiment négatif, la honte, synonyme de mal-être et de souffrance, les envahit. Suite à l'épisode de la chute, un autre sentiment "négatif" ne va pas tarder à apparaître : la peur de Dieu liée à la culpabilité. En se détournant des normes divines, des limites fixées par Dieu pour les protéger, Adam et Ève éprouvent pour la première fois la crainte, la peur, l'angoisse de se retrouver face à Dieu. C'est ainsi qu'Adam répond à Dieu qui le cherche dans le jardin d'Eden après l'épisode de la chute : « J'ai entendu ton pas (…); j'ai eu peur parce que je suis nu et je me suis caché.» (Genèse, 3, 10). Ainsi, la "mort" annoncée par Dieu à l'homme en cas de désobéissance ne désigne pas seulement le fait qu'il va devenir mortel au sens biologique du terme (ce qui laisse entendre qu'il ne l'était pas), mais se manifeste aussi par l'apparition de nouveaux "sentiments" comme le sentiment de honte de soi et le sentiment de peur de Dieu. Le terme "mort" ici a donc à la fois une signification biologique et psychique. Mais si on est attentif au texte biblique, on comprend que la source de tout ces "malheurs" est clairement "spirituelle" : l'homme se retrouvant par désobéissance et par orgueil "coupé" de sa source, il ne reçoit plus l'amour, l'affection, la confiance, la joie, la paix, la sécurité et l'innocence qui découlaient de sa relation personnelle et quotidienne avec Dieu. L'homme ne goûte plus à l'être (amour, vérité, innocence, bonté, beauté, immortalité) qui lui était communiqué par Dieu au travers de cette relation personnelle. L'attitude de confiance et de petitesse de l'homme vis à vis de Dieu lui permettait en quelque sorte de boire à sa source, de se laisser nourrir par sa source, à l'image d'un petit enfant qui s'abandonne en toute simplicité à l'amour de ses parents. Le petit enfant se sait dépendant, il l'accepte, et il trouve sa joie et sa raison de vivre dans cette dépendance même. C'est cette dépendance qui le fait grandir dans le sens du bien, du beau, du vrai.

À l'inverse, l'homme "coupé" de sa source divine se découvre "nu", c'est-à-dire faible, vulnérable, dépendant, alors même que cela ne lui posait aucun problème tant qu'il était avec Dieu et en Dieu. Il est frappant de remarquer que la tentation du serpent concerne la question de la dépendance de l'homme :"vous serez comme des dieux"…si vous choisissez l'indépendance, si vous désobéissez à Dieu. On peut aussi percevoir cette volonté d'indépendance comme l'expression d'une toute-puissance de l'homme (orgueil) qui prétend désormais pouvoir construire sa vie par ses propres forces, sa propre sagesse, sa propre raison, et qui de ce fait se prend pour Dieu. Il semble "oublier" qu'il est dépendant depuis l'origine (créature), et que c'est précisément cet état de "dépendance", librement accepté, qui est le garant de sa paix et de sa sécurité.

Un peu plus tard, après la chute, on voit que la première transaction relatée dans le Genèse est un don que Dieu fait à Adam et Ève : une peau d'animal en guise de vêtement. Depuis ce temps, nous éprouvons le besoin de couvrir notre nudité, nous nous sentons beaucoup mieux ainsi. Et cela pourrait apporter un éclairage à la place disproportionnée que l'économie a prise dans notre quotidien. Le désir de se protéger par la possession, de cacher notre vulnérabilité et notre dépendance essentielles derrière des "avoirs" manifestent le choix d'une recherche d'indépendance de l'homme. Or, au plan spirituel recherche d'indépendance et toute-puissance (orgueil) vont de paire comme si l'homme cherchait à se sauver par lui-même.

L'objet de cet article sera de tester et d'approfondir, à partir de différentes observations, l'hypothèse suivante : en choisissant de devenir indépendant de sa source divine (dimension spirituelle), l'homme est devenu progressivement dépendant des choses, et parfois de choses très futiles, car il s'est mis à en avoir besoin. Le développement soutenu des activités économiques serait ainsi la manifestation d'une stratégie illusoire de l'homme qui croit pouvoir pallier son manque d'être (manque ou absence de relations avec sa source et relations faussées avec autrui) par une accumulation dans le domaine de l'avoir. Nous prendrons l'exemple de la croissance économique et du progrès technique pour illustrer combien, selon les économistes eux-mêmes, ils sont devenus indispensables à la survie du système, comme si nous étions condamnés à croître sans cesse au plan matériel et à progresser sans cesse au plan technologique pour trouver des solutions aux nouveaux problèmes qui apparaissent. Mais nous sommes aussi devenus dépendants des autres, par exemple de leur regard ou de leur opinion sur nous, comme si un immense besoin de reconnaissance nous avait envahi, comme si nous avions besoin de la reconnaissance des hommes pour avoir le sentiment d'exister. La recherche de la richesse pour atteindre le bonheur, comme le préconise la science économique, ne serait-elle pas un de ces faux dieux (comme le serpent de la Genèse) qui nous proposerait de nous réfugier dans l'avoir pour nous faire croire que pouvons trouver la sécurité, la paix et le bonheur par nos propres forces. Ne s'agit-il pas encore une fois de devenir comme des dieux? Mais les faux dieux ont soif de victimes : se prosterner devant eux débouche toujours sur une forme d'esclavage. En réalité, en agissant ainsi, nous ne ferions que "cacher" notre vulnérabilité et notre dépendance essentielles. C'est en se reconnaissant petit, faible, nu et dépendant, c'est-à-dire tel qu'il est en vérité, que l'homme peut trouver un chemin de vie et de croissance qui soit en conformité avec ce qui est bon, beau et vrai.

# Bibliographie provisoire

Sedlacek (Thomas), *L'économie du bien et du mal,* Eyrolles*,* 2013.

Keynes (John Maynard), *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, le passage sur les "esprits animaux", Tomas Sedlacek, ibid. p.282

La Bible de Jérusalem, livre de la Genèse, ch. 2 et 3, Les Editions du CERF, 1998.

Corriéras (Jean-Louis), *Les fondements cachés de la théorie économique*, l'Harmattan, 1998.

CORRIÉRAS, JEAN-LOUIS

58 ans, Maître de conférences en sciences économiques, Université Jean Monnet de Saint-Etienne (I.U.T de Saint-Etienne).

Envoyer un courriel

Domicile : jeanlouis.corrieras@numericable.fr

Professionnel : jean.louis.corrieras@univ-st-etienne.fr



**Axes de recherche**

* Histoire de la pensée économique
* Histoire de la pensée et des pratiques monétaires
* Méthodologie économique
* Science économique et sciences sociales
* Théologie et économie

**Situation au niveau recherche**

- Chercheur associé au Laboratoire Triangle (Lyon) "Action, discours, pensée politique et économique" (UMR 5206 du C.N.R.S), depuis septembre 2010

**Titres universitaires**

- Université de Saint-Étienne, U.E.R. de Sciences Economiques :

 - Juin 1977 : **Maîtrise ès sciences économiques.**

- Université Lumière Lyon 2, Faculté de Sciences Economiques et de Gestion, Département Monnaie et Financement :

 - Septembre 1978 : **D.E.A. Monnaie et Financement**

 - Mars 1980 : **Doctorat de troisième cycle**

 - Septembre 1988 : **Doctorat d'Etat ès sciences économiques**

**Travaux et activités récentes dans le cadre du laboratoire Triangle**

- "En quête d'un chemin : ébauche d'une méthode pour appréhender la réalité économique", communication au premier congrès de l'Association Française d'Economie Politique (AFEP), 9-10 Décembre 2010, Lille.

- "Prophéties autoréalisatrices et sciences sociales : croyances, comportements et réalité, communication : Joint conference AHE, IIPPE, FAPE, Political economy and the outlook of capitalism, 5-7 Juillet 2012, Paris

- Participation au programme de recherche intitulé :"La constitution conflictuelle de la modernité : théologie et économie politique". Labex COMOD (Constitution de la Modernité : raison, politique, religion), Laboratoire Triangle.

Résumé

La science économique semble tiraillée entre une approche utilitariste et mathématique de l'homme (théorie néo-classique) d'une part, et une approche accordant une place prépondérante à la psychologie et aux influences interpersonnelles (théorie keynésienne), d'autre part. Toutefois, même si l'approche keynésienne nous semble plus apte à expliquer les comportements économiques et la situation conjoncturelle de l'économie que l'approche néo-classique, elle semble laisser de côté une dimension importante de l'homme, la dimension spirituelle, pour se focaliser essentiellement sur sa dimension psychologique. Dans un récit qui se trouve au début de la Bible, le livre de la Genèse, il est question de la création de l'univers, des animaux et de l'homme par Dieu. Le récit du péché originel met en scène Adam et Eve désobéissant à un commandement de Dieu : "Tu peux manger de tous les arbres du jardin. Mais l'arbre de la connaissance du bien et du mal tu ne mangeras pas, car, le jour où tu en mangeras, tu mourras." Dès qu'Adam et Eve mangent de ce fruit défendu, ils prennent conscience qu'ils sont nus et connaissent pour la première fois un sentiment de honte et de peur. Ils éprouvent le besoin de couvrir leur nudité, de posséder quelque chose d'extérieur (feuilles de figuier) dont il n'avait nullement besoin jusque là. Et si cela nous disait quelque chose au sujet de cette boulimie de l'avoir qui caractérise l'économie? D'où vient réellement l'économie? D'où vient le désir de posséder et de jouir de richesses matérielles croissantes? L'hypothèse que nous souhaitons tester tout au long de cet article est la suivante : le développement de l'avoir, qui est une des caractéristiques de l'économie, ne serait-il pas une façon de compenser notre manque d'être? Sa cause ne serait-elle pas d'ordre spirituel ou existentiel plutôt que d'ordre psychologique ou d'ordre culturel? En d'autres termes, ne serions-nous pas devenus dépendants des choses (biens) et des autres (influences interpersonnelles, modes) par refus de reconnaître et d'accepter notre dépendance essentielle (créature) vis à vis de notre source véritable. L'économie serait alors une stratégie humaine toujours vouée à l'échec, car elle viserait à "cacher" derrière des "avoirs" notre vulnérabilité et notre dépendance originelles et existentielles, seules capables de satisfaire notre soif d'être. Et la science économique ne serait rien d'autre qu'un ensemble d' "argumentaires" contribuant, sans le savoir, à camoufler et à justifier ce "détournement" du sens de la vie.

Mots clés : Pensée économique, homo economicus, richesse, péché originel, mimétisme, avoir, être,